



Puisque vous partez

Recueil de textes de 6 auteur·trice·s

**Ann-Eve Fillenbaum, Rachel Fine, Anne Iwens,
Jean-René M'Passy, Kasy N'Dia et Nevruz Unal**



Puisque vous partez

Recueil de textes de 6 auteur·trice·s

Ann-Eve Fillenbaum, Rachel Fine, Anne Iwens,
Jean-René M'Passy, Kasy N'Dia et Nevruz Unal

Droits d'utilisation :

Puisque vous partez du Collectif Kaléidoscope
est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2020.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – B-1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrits,

contactez-nous via :

www.collectifsdecrits.org

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Puisque vous partez* a été réalisée par le Collectif Kaléidoscope dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut

accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région, d'une commune ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre personnes, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de l' AISBL ScriptaLinea



Quelques mots sur
le Collectif Kaléidoscope

Joyeuses cacophonies qui bouleversent les idées reçues et les certitudes... jamais vous n'aurez d'images figées, définitives. Tel le kaléidoscope, nos rencontres se déroulent comme une suite rapide d'impressions, de sensations vives et variées.

Puis viennent les expressions d'écritures ; panachés de coloris qui endossent des prismes aux souffles époustouflants.

Brouillons décosus, gourmands, désorganisés, fous ; de notre chaos jaillissent l'art, les mots, le désir, le voyage, le beau, le sublime et l'amour.

Chocs, découvertes, rencontres, fuites, retrouvailles...

Assailli par la tempête, la pluie, les vents et le ressac, loin de se laisser à vau-l'eau, le petit équipage Kaléidoscope résiste, se dynamise, et n'a qu'un seul objectif, celui d'arriver à bon port.

Comme dit un proverbe africain : « La fin d'une chose est plus importante que son commencement. »

**Ann-Eve Fillenbaum, Rachel Fine, Anne Iwens,
Jean-René M'Passy, Kaspy N'Dia et Nevruz Unal**

Membres 2018 – 2019 du Collectif Kaléidoscope

TABLE DES MATIÈRES

Pour s'y
retrouver

Éditorial		9
<i>Du bon côté du mur</i>	Anne Iwens	13
<i>Transantiago</i>	Ann-Even Fillenbaum	17
<i>L'exil de Zala Taba de Mansiédi</i>	Jean-René M'Passy	25
<i>La châtelaine</i>	Rachel Fine	31
<i>Zeytoun</i>	Nevruz Unal	37
<i>Ka Tetia</i>	Kaspy N'Dia	41
Les auteur·trice·s		47
Les lieux traversés		54
Remerciements		58

ÉDITO

*Brève
mise en bouche*

Migrer, immigrer, émigrer, transmigrer, bon gré ou mal gré...
Ils sont tous un jour partis quelque part...

Six personnages en quête de sens vous font découvrir leurs voyages, déclinés sous ses aspects variés.

Ainsi découvre-t-on l'histoire d'une Belge, qui, comme elle l'affirme, semble être née du bon côté du mur. Elle émigre en Algérie, avec son chat et son cahier d'écriture, mais elle n' imagine pas que, bien des années plus tard, lorsqu'elle sera de retour au pays, c'est le père de ses enfants qui immigrera de Tunisie.

Mais il nous faut déjà repartir...

Royaume de Kongo, XVIII^e siècle, Zala Taba... Zala Taba est agriculteur, et quand la terre se repose, c'est en commerçant itinérant qu'il se métamorphose... C'est ainsi qu'il rencontre un certain Musungu et que ce dernier, en guise de quelques bons échanges, lui vend une terre abondante, autrement dit une terre

qui promet monts et merveilles à la descendance de Zala. Mais qu'en sera-t-il quand le vaste Royaume de Kongo ne sera plus qu'un gâteau... un grand gâteau à partager...

Elle, c'est une Châtelaine... enfin, c'est plutôt une femme de quarante ans et des poussières qui, de Compostelle, s'en retourne chez elle. Mais... parce qu'il y a toujours un « mais »... un « mais » qui dérange et bouscule, les quarante ans et des poussières doivent encore migrer pour atterrir, atterrés, dans une étrange maison, où vilains et vilaines l'affubleront du noble titre de Châtelaine.

Maintenons le cap et partons pour Santiago du Chili ; les nuits y sont longues et l'imaginaire, fertile. « Je veux dormir », supplie la narratrice... Mais, elle n'y arrive pas, alors ça cogite... les nuits santiaguines, les petits chocs culturels, Lampedusa, la terre qui n'a de cesse de trembler. Ni tout à fait ici, ni tout à fait là-bas, il faudra bien trancher un jour.

« Puisque vous partez... nous finirons par l'accepter. » C'est une méditation, une bénédiction, une incantation qui rappelle Zeytoun... la belle Zeytoun, celle qui cultive la terre, plante des piments ou chante la vie de nos ancêtres... Zeytoun, la fée du village.

Puisque vous partez... c'est avec cœur et simplicité que nous vous souhaitons d'être accueilli·e·s aux pays des oiseaux, pays de luxe et de beauté, pays de douce tranquillité, pays de Ka Tetia empereur sacré...

Puisque vous partez... nous ne vous retiendrons pas. Mais n'oubliez pas l'essentiel : vous-même.

Le Collectif Kaléidoscope



*Du bon côté
du mur*

Anne
Iwens

Migration : « déplacement d'une personne, d'un animal, d'une chose ».

J'ai déjà migré, mon chat et mon cahier d'écriture aussi...

Migration – Immigration – Émigration. Arriver – Partir... Et Revenir ??

Le préfixe « in- » sert à exprimer « le contraire du sens initial du radical ». Il se transforme en « im- » devant les mots commençant par m, b ou p. Le contraire de migration ? Le contraire de se déplacer de son pays ?

Le préfixe « é- » signifie « enlèvement, retrait, hors de... ». Le retrait de migration ? Hors de son pays ?

J'en perds mon latin !

Mon père a émigré en Algérie. Mon mari a immigré de Tunisie. Mon chat m'a suivie dans tous mes déménagements ; et mon

cahier d'écriture aussi.

Est-ce cela, la migration ?

Ces définitions rendent-elles compte de la réalité ?

Aujourd'hui, ici, nous avons tous entendu parler de migration et des migrants. Certains ont entendu des récits de traversées ou vu des images de corps d'enfants rejetés par la Méditerranée.

Qu'est-ce que ces définitions nous disent de la souffrance de l'abandon d'un pays ou d'une famille, des écueils du chemin de l'exil, des douleurs traversées par les siens, des morts laissés sur la route ou de ceux qui n'ont pas pu passer ?

Qu'est-ce que ces définitions nous disent de ce qui se passe dans le cœur des hommes ?

Ces définitions rendent-elles compte de ce que certains en disent ou en pensent, des insultes lancées, du déshonneur, des humiliations, du racisme, des viols, de la violence, des préjugés des sociétés « d'accueil » à l'encontre de ceux qui arrivent et de la survie imposée à ceux qui migrent alors que les frontières leur restent fermées.

Rendent-elles compte de l'injustice entre les peuples, du non-droit auquel est confrontée une partie du monde ?

Que nous disent ces définitions de la richesse des rencontres entre les personnes, de la diversité des visages et des histoires, de la créativité qu'engendrent les échanges, de l'ouverture à la différence, de l'amour, de l'amitié et des familles naissantes ?

Que nous disent ces définitions des yeux qui se croisent, de la profondeur des regards, de la douceur des retrouvailles, de la chaleur des sentiments, de la force qu'il a fallu pour partir et ensuite pour arriver ?

Que nous disent-elles de la chance que nous avons d'être nés du

bon côté du mur ???

La petite fille que j'étais a migré vers la femme que je suis devenue ;
et entre elles, il y a plus d'une mer – mère – qui les sépare...

La vie fait de nous ce qu'elle veut ; nous faisons avec elle ce qu'on
peut...

Vouloir – Pouvoir ; ce n'est pas la même chose.

« Si j'avais pu, j'aurais pas voulu ! »



Transantiago

Ann - Eve
F i l l e n b a u m

*El odio quedó atrás
no vuelvas nunca,
sigue hacia el mar
tu canto es río, sol y viento
pájaro que anuncia la paz.*

Victor Jara, « Vamos por ancho camino »

Santiago du Chili, 17 novembre 2013, 3h43

À ce stade-ci de la nuit, le visage de Michelle Bachelet s'est déjà évanoui en boucle plusieurs dizaines de fois pour laisser place au faciès de style consanguin du nouveau président Piñera – ou est-ce l'inverse : les pixels qui, mis ensemble, représentent la

tronche de Sebastián Piñera qui laissent désormais place à Michelle (oh, comme elle était belle en exil en RDA avec ses longs cheveux lisses, sa fraîcheur à la Joni Mitchell) ?

MiTchell... justement, MIT'SELLE comme l'appellent les Chiliens, ce qui a le don de m'exaspérer à chaque fois, j'en ai fait une affaire personnelle, comme tant d'autres choses, de vains combats que je ne peux gagner. Je leur explique inlassablement, méthodiquement, qu'en anglais le CH ne se prononce pas *systématiquement* TCH, et surtout pas T'S et que le SH ne se prononce *jamais au grand jamais* TCH. CHERRY. Oui. Avec TCH. SHOW. NON. Et puis le CH peut être lu comme un K aussi... CHEMISTRY.

Ne tuez pas le messager. Ce n'est pas moi qui ai inventé les règles. J'aime beaucoup les règles, dans ce cas-là, mais je ne m'y plie pas toujours ; entre la beauté mystérieuse de la grammaire et l'abus de pouvoir, il y a un monde, hein ! Ça me fait penser à ce truc, là, de la semaine prochaine auquel je suis invitée mais auquel je n'ai aucune envie d'aller, événement horripilant tant par le fond que par la forme. On ne dit pas *babyTshower* mais *babyshower*.

Est-ce que ça a tremblé ? Est-ce que le lit a bougé ? Est-ce que je suis balancée ? Est-ce que je tombe dans un gouffre ? Non, ça en devient presque une considération métaphysique...

Mais donc évidemment, on ne devrait jamais prononcer *babyshower* du tout en espagnol ; une importation gringo insupportable qui consiste à couvrir de cadeaux un bébé qui n'est même pas encore né (et si un problème survient ? Et si ?) lors d'un après-midi tout en sucre d'orge bleu pastel ou rose caniche avec le prénom de l'enfant à naître (et si... ?) suspendu en guirlande au-dessus d'une grande table où les convives viendront déposer leurs grotesques présents. De minuscules robes en tulle polyester, des peluches effrayantes dont on sait bien qu'elles prennent vie la nuit et qu'elles mangent les enfants, et pour les petites, des boucles d'oreilles fantaisie plaquées or et les regards horrifiés lorsque j'annonce tout de go que je ne compte pas faire percer les

tous petits lobes de mon bébé, ces délicates langues de peau, de même que pas certaine d'envoyer valser le prépuce s'il s'agit d'un garçon. Ho ! Mais en fait, tu sais quoi ? Il n'y aura pas de guirlande suspendue parce que je ne compte pas, mais alors *pas du tout*, dévoiler de prénom, à personne, à peine à moi (et si... ?), ou alors silencieusement lorsque je l'écris, je le rature, je le réécris avec une autre lettre à la fin pour voir comment ça fait, si le destin en serait tout chamboulé, je le rallonge et le raccourcis, l'entoure de petits cœurs et de fioritures.

Bruxelles, été 2015, 5h

Lampedusssa. Le son en Z devient un triple S dans la bouche de la journaliste de *CNN en español* que j'ai mis en fond sur mon ordi pour tromper l'angoisse de l'aube. La promesse de l'aube, disait l'autre. Pas cet été, mon vieux. Ils commencent à arriver, par milliers. Ou alors c'est moi qui n'ai pas fait gaffe.

Te souviens-tu ? La pizza devenait la *pissa*, Denise se métamorphosait en *Denisse*. Taxi était un *tassi*, ah oui, et on mangeait désormais des SUT'CHIS. Non mais rien à voir.

Lampedusa. On parle de nous depuis là-bas. Savoir, comprendre ce qui se dit là-bas sur la manière dont on fait les choses ici. C'est lamentable.

De quoi parle-t-on ? Ne nous méngez pas, non. De la mort d'un enfant ? De la Syrie ? Il y a des algues et des objets disparates. Un bermuda bleu marine je crois. Des gardes-côtes italiens. Ou sont-ils grecs ?

Des gilets de sauvetage, des embarcations de fortune, des

centaines de paires d'yeux noirs terrorisés. C'est encore frais mais ça va se tasser. Bientôt on ne les verra plus.

Lampedusa. De quoi parle-t-on ? Pourquoi viennent-ils ? Que cherchent-ils ?

Non mais retournez d'où vous venez ! Y'a plus rien à voir ici, j'vous jure !

Lampedusa. Moi, je leur donnerais ma place sans hésiter. On pourrait inventer quelque chose là, genre un système d'échange de visas. Ou la possibilité de faire un don de nationalité à quelqu'un qui en a vraiment besoin pour survivre, comme on fait un don d'organes. Qu'est-ce que je raconte comme conneries. Le racontage de conneries est un tue-l'angoisse bien connu, surtout la nuit, surtout face aux insomnies. Mais en fait, non, il y a peut-être une idée là...

Il fait déjà clair, je devrais dormir, j'aimerais ne rien avoir à faire demain-aujourd'hui. Seulement dormir ; dormir comme avant la découverte du monde et des choses.

Santiago du Chili, janvier 2010, 2h20

Vous me faites rire, les gars. Y'a ce qui est petit et typé, foncé et donc indésirable, répugnant. Y'a ce qui est grand et clair, blond, caucasien, et donc bienvenu, souhaité, attendu. Moi, je suis un cas de figure un peu particulier, ce qui est très amusant au demeurant. La petite brune qu'on prend habituellement pour une Chilienne, oh je joue volontiers le jeu pour ne pas payer le prix touriste dans les taxis et les marchés. Mais ça signifie aussi une certaine mise au ban, une transparence. Tu ne peux pas gagner à tous les coups le

beurre et l'argent du beurre, ma fille, *y la leche de la campesina*.

Ce soir, soirée bof bof, la mère du gars qui l'organisait m'a à peine saluée du bout des lèvres. Je ne sais pas très bien pourquoi elle était là, d'ailleurs, ça faisait reine mère qui accueille les convives et les jauge, surtout. Pourquoi me saluerait-elle différemment des autres ? Une brune de plus dans un tas de petits bruns pas vraiment dignes d'intérêt. Mais lorsqu'elle a appris que j'étais belge, ha ! ha !, et belge vraiment belge, pas une Chilienne fille d'exilés née là-bas – ça, c'est des points en moins à coup sûr –, elle s'est approchée de moi comme si elle me voyait pour la première fois. Elle m'a embrassée et m'a souhaité la bienvenue. Dingue ! Je la regardais sans rien dire, ne voulant pas la vexer dans son élan nauséabond, n'osant pas lui rappeler qu'on avait déjà été présentées. J'aurais dû, tiens.

« J'adooore la Belgique ! » a-t-elle glapi de sa voix haut perchée, accompagnée d'un clin d'œil plein de sous-entendus, l'air de dire : je connais et j'ai passé assez de temps sur le Vieux Continent pour l'adorer, là au moins, on est entre gens civilisés...

« Tu connais untel ? Il vit près de Namur ». *Namourrrr*. Nan, j'connais pas. On est 11 millions d'habitants, meuf. Et même si je connaissais cet individu, je refuse cette connivence.

Hier matin, Office des Étrangers. On est une centaine dans une pièce hyper mal ventilée, on déborde sur les marches des escaliers, il fait 3000 degrés dehors, il y a des familles entières, des Péruviens pour la plupart, venues chercher ou renouveler leur permis de séjour. Ça piaille, ça mange des *completos* et des frites, ça court partout. On est tous dans le même bateau, mes amis. Je joue à « coucou » avec une petite fille assise devant moi. Le haut-parleur annonce un truc. Ils ont ouvert un autre guichet, pour les détenteurs de passeports européens. Tout à coup, la petite brune détentrice du sésame quitte les rangs de ses compagnons d'infortune pour se retrouver en 2e place au lieu de 150e dans la file d'attente. Un monsieur propre me reçoit et m'annonce que

j'ai une amende à payer. J'ai dépassé les 90 jours qui m'ont été octroyés sur mon visa de touriste, faut absolument que je trouve une solution. Un mariage blanc, un boulot de salariée. Mais je ne risque pas l'expulsion. Je ne crois pas, du moins. Je veux rester ici. Toute la vie. Je vais trouver une solution.

Je demande au monsieur propre pourquoi on bénéficie d'un traitement de faveur en fonction du passeport. Il me répond qu'il y a beaucoup de monde. Sans blague.

Santiago du Chili, le 27 février 2010, 3h et des poussières

Je suis allée chez lui mais j'aurais dû rentrer chez moi. Dans son salon, il y a deux belles guitares, mais pas un seul livre.

Où est sa bibliothèque ? Vous savez ce qu'on dit des personnes qui n'ont pas de bibliothèque...

Où est la sortie ?

Dans sa cuisine, il nous prépare une tambouille, j'ai faim après cette soirée alcoolisée et floue, les crocs de l'aube, comme je les appelle. À défaut d'une promesse.

Sur son frigo, je remarque un aimant cuivré qui ressemble à une pièce, à l'effigie de Pinochet.

« C'est quoi ça ?? » je lui demande, horrifiée, l'index pointé vers l'objet de la discorde à venir.

« C'est mon général ! »

La sortie, c'est par où ?

Je ne l'ai jamais su. Je l'ai su le lendemain matin, les jambes chancelantes et la peur au ventre.

A 3h34, la terre a commencé à trembler. La terre s'est fissurée et a englouti les animaux, les hommes et les femmes, les immeubles, les espoirs et les rêves.

Contrairement à ce que l'on croit, à ce que l'on lit dans les romans, lorsqu'on croit que l'on va mourir, on ne voit pas défiler sa vie à toute allure, comme un film en accéléré. Moi j'ai vu trois images, lentes, nettes, vivantes. Ma sœur, moi et mes parents sur une plage de sable fin. Mon grand-père, ses yeux étoilés me fixant avec insistance deux jours avant de s'éteindre. Et ceux de R., grand prince nordique.

L'autre m'a attrapée par le bras et on s'est planqués sous le chambranle de la porte. Dans la cuisine, la vaisselle s'écrasait au sol dans un tintamarre de fin du monde, la maison sortait de ses gonds, la lune prégnante et jaune éclairait le spectacle en ricanant. Ça a duré quelques minutes ou quelques heures, je ne sais plus. Lui, je ne l'ai jamais revu. Mais je pense à lui ; la mort imminente crée des liens.

Au bout du compte, on est tous dans le même bateau, les bruns, les blonds... Les roux aussi, tout à fait.

Mais où est donc la sortie ?

*L'exil de Zala
Taba de Mansiédi*

Jean-René
M'Passy

Introduction

Vers la fin du XVIII^e siècle dans le village de Mansiédi, à une dizaine de kilomètres de Kinkala, la capitale de la région du Pool, située à 75 km au sud-ouest de Brazzaville, vivait un homme d'une quarantaine d'années du nom de Zala Taba. Ce village était situé à l'extrême nord du Royaume Kongo, en Afrique centrale.

Dans une contrée où la polygamie était monnaie courante, ce gaillard d'environ 1,80 m n'avait qu'une seule femme et deux enfants. Il était agriculteur, comme la plupart de ses concitoyens, et exerçait de temps en temps le métier de commerçant itinérant. Ce qui lui demandait de voyager assez régulièrement dans les contrées environnantes, dans un rayon de plus ou moins 60 km. Il sillonnait les villages, escorté de trois ou quatre bonshommes qui lui tenaient lieu de porteurs et d'aides de camp. Ces derniers

l'accompagnaient très souvent lorsque le programme cyclique de leurs travaux champêtres le leur permettait.

Les voyages de Zala Taba

Sans le vouloir, les pérégrinations commerciales de Zala Taba ont eu pour conséquences le déséquilibre et l'écartèlement quasi irréversible d'une des plus anciennes familles du clan Nsundi qui, cela va sans dire, ne demandait qu'à vivre dans l'unité, en harmonie, même au milieu de tous les conflits de la vie.

Dans ce village comme dans tous les autres villages de la contrée, les habitants vaquaient tous les jours à leurs occupations quotidiennes. Les hommes comme Zala Taba y pratiquaient principalement l'agriculture, la chasse, la pêche, le petit élevage, le commerce et parfois l'exploitation minière.

Dans le cadre de ses activités commerciales, l'arrière-grand-oncle maternel de ma grand-mère maternelle Bavuidibio achetait en gros des tissus et des objets artisanaux qu'il revendait au détail dans les marchés des villages environnants et ceux compris dans un rayon de cinquante kilomètres.

Le village de Mutanga

C'est ainsi qu'il découvrit le village de Mutanga, situé à une soixantaine de kilomètres de Mansiédi, après avoir traversé Louengo, Kilubi, Londé nzadi, Misanda, Kimbamba, etc. Il noua de bonnes relations avec les habitants de ce village, particulièrement avec Musungu qui avait à peu près son âge. Ce dernier, qui considérait Zala Taba comme un frère, l'hébergea chez lui et l'aidait parfois à vendre sa marchandise.

Après une longue absence, Zala Taba retourna à Mutanga où il avait laissé une importante quantité de marchandises à son ami Musungu. Il y fut reçu avec le même enthousiasme dont lui seul avait le secret. À côté d'un Zala Taba taillé en armoire à glace, Musungu était un bonhomme de petite taille et frêle, mais toujours de bonne humeur.

« Cher frère Zala Taba, dit-il en guise de mot de bienvenue, je suis très heureux de te revoir. J'étais un peu inquiet de ne pas te voir de retour chez nous. Je suppose que notre famille se porte bien là-bas ?

— Je suis heureux d'être de nouveau parmi vous ici, répondit le commerçant. À part maman qui souffre un peu, tout le monde se porte bien. »

Le domaine de Makulu ma Nzala

Mais le voyageur fut surpris, agréablement surpris, lorsque son ami Musungu, incapable de lui restituer toute la recette des marchandises, lui proposa en échange, une vaste propriété d'environ un kilomètre carré de terres fertiles.

La visite de cet immense domaine naturel que son ami lui proposa suscita en lui des idées auxquelles il n'aurait jamais pensé. Il se sentait léger, envahi par un sentiment de bonheur inespéré à l'idée qu'il pourrait s'installer dans ce village paisible et exploiter à sa guise ces terres qui, désormais, lui appartenaient. Au lieu de quelques jours, il y resta encore plusieurs semaines avant de rentrer chez lui à Mansiédi.

Le retour à Mansiédi et l'exil

Sitôt de retour à Mansiédi, son frère Nkéoua lui annonça la mort de sa mère Nkouélo qui souffrait de diabète depuis des années. Cette maladie s'était aggravée pendant le long séjour de Zala Taba. L'assistance bienveillante de sa sœur cadette Ngoundou et sa femme Makoundou ne put rien y faire.

Le corps de Nkouélo ne pouvait être enseveli en l'absence de son fils aîné qui tenait lieu de chef de famille. Le corps fut embaumé comme le faisaient leurs ancêtres en Egypte antique à l'aide des aromates et de la myrrhe pure broyées, de la cannelle, et de toutes les substances aromatiques qu'ils connaissaient, du sel et du natron.

Au lieu de procéder à l'enterrement de sa mère comme l'exigeait la tradition kongo, Zala Taba, qui s'était déjà préparé mentalement à quitter son village pour s'installer dans son domaine de Mutanga, décida d'emporter la dépouille de sa mère. Il partit avec quelques personnes de sa famille proche dont une de ses sœurs jumelles Banzouzi, sa sœur cadette Ngoundou, sa femme Makoundou et leurs deux enfants, Diafouka et Mpindou.

Cela se passait exactement un siècle avant que Pierre Savorgnan de Brazza n'effectue en compagnie de Ballay, Marche et Hamon, son premier voyage d'exploitation au Congo en remontant le cours supérieur de l'Ogooué en 1875.

Grâce à l'exploitation de ses terres et au développement de son commerce, l'homme de Makulu ma Nzala contribua pleinement à l'expansion de son petit clan, dont la descendance devenait de plus en plus nombreuse et qui, avec le temps, émigrait dans d'autres localités. Ce clan, à travers les âges, entretenait de bons rapports avec la famille originelle restée à Mansiédi, près de

Kinkala et celle qui s'était installée à Brazzaville et dans d'autres localités comme Pointe-Noire, Dolisie, etc.

Le patriarche mourut très vieux et laissa derrière lui une nombreuse descendance qui lui voue un grand respect et un véritable culte à lui, Zala Taba, et à Tata Nzambi' A Mpungu Tulendo qui l'a inspiré.

Les années passèrent, puis les décennies, puis un siècle, et les relations entre les deux clans se firent de plus en plus rares. Le fait que les deux familles s'étaient retrouvées dans deux pays différents suite à l'installation des frontières coloniales n'arrangea pas les choses.

En effet, en l'absence de tout représentant africain à la Conférence de Berlin convoquée par Otto von Bismarck, la Convention du 5 février 1885 entre le gouvernement de la République française et l'Association internationale du Congo décida de la délimitation de leurs possessions respectives, notamment en séparant le territoire du Royaume Kongo en plusieurs parties formant notamment, le Congo français, le Congo belge et le Congo portugais.

Mais la proximité de Mutanga avec la frontière poreuse séparant les deux Congos facilite les contacts entre les membres des deux clans séparés et surtout leur passage et leur installation dans le pays de leur choix. Ce qui renforce et pérennise les relations familiales des descendants de Zala Taba séparés depuis la fin du XVIIIe siècle.



La châtelaine

Rachel
Fine

La châtelaine s'assit enfin confortablement dans son fauteuil club et prit une profonde respiration. Les quelques objets qu'elle avait pu sauver semblaient lui donner un peu de réconfort et lui tenaient lieu de compagnie... dignement. Ainsi s'accrochait-elle entre autres à la machine à coudre de son arrière-grand-mère ainsi qu'au tableau d'une tante artiste, qui représentait une magnifique cathédrale, sorte de baume à une déchirure encore à vif puisque son époux, que nous ne pourrons hélas nommer châtelain dans cette histoire, avait été foudroyé par le démon de midi, prenant la poudre d'escampette avec une voleuse d'homme déterminée. La bonté de celui-ci s'était transformée en faiblesse, sa douceur en mollesse, et il était devenu une proie facile, puisque l'action eut lieu tandis que la châtelaine était absente, partie pour un long voyage en quête de sens : le célèbre chemin de Compostelle.

— Tout ça pour ça ! ruminait-elle. 1600 km à pied, 1600 km de rencontres avec des chercheurs de vérité, 1600 km de communion

avec Mère Nature, 1600 km d'incarnation et d'états de grâce. Tout ça pour ça, non, décidément, non, je n'accepte pas et je crie haro à l'injustice.

Mais très vite, elle déparessa, saisie par le bruit sauvage d'un individu qui pénétrait dans le château. Elle ferma la porte de sa chambre à double tour, se cramponna à son club et attendit, sans broncher, sachant que, de toutes façons, la sécurité ne lui serait d'aucun secours. L'individu disparut au bout de quelques minutes et un semblant d'apaisement lui permit de se remettre à l'écriture de son journal intime, objet inanimé en cuir marron, qui personnifiait l'élégance.

Un divorce, on n'y est jamais vraiment préparé, et même si la chose est banalisée, ça reste un choc, un cœur qui bat, se débat, qui s'effondre et doit se relever ailleurs, autrement. Quitter sa petite maison villageoise, le nid douillet, le mari, le ronron du chat, la joyeuse-rie des chiens, des vaches, des voisins ou des compères de bonne fortune... mais la châtelaine n'eut pas le choix, il fallut vendre, partir et accueillir le changement.

En observant ses appartements privés, elle se rendit compte qu'il y avait là un potentiel extraordinaire à exploiter : il y avait des murs, oui des murs de 5 mètres de haut, encadrés de moulures, il y avait des rosaces fines et délicates pour décorer l'immense plafond et, pour peu, elle se croyait à la Chapelle Sixtine.

Mais la mystification ne dura qu'un bref instant car il fallait bien se résoudre à l'évidence : le château avait l'allure d'un véritable camaïeu de gris, du gris, du gris, du gris... partout du gris... gris aigri, gris endormi, gris rabougri et visiblement, cette grisaille ne semblait nullement perturber les individus du domaine, à moins qu'ils ne se soient définitivement métamorphosés en Àquoibonistes invétérés. Cependant, il semble, pour la plus grande joie de la châtelaine, que ses pauvres lamentations parvinrent au creux de l'oreille de Michel-Ange, car quelques jours plus tard, elle reçut la visite d'une amie, avec qui elle partageait, parmi ses affinités,

l'émerveillement des couleurs chatoyantes.

— Tu sais, Sœurette, lui dit Sœurette, moi, eh bien moi, chaque fois que je déménage, je repeins tout. C 'est comme ça, j'ai besoin d'y mettre mon univers, mes ondes, mes vibrations, mes atmosphères... Enfin, tu vois, quoi ! Mes atmosphères !

La châtelaine voyait très bien. Son corps se redressait, vertèbre par vertèbre, et se préparait déjà aux achats des peintures et pinceaux.

— Atmosphère, atmosphère, est ce que j'ai une gueule d'atmosphère, songea-t-elle.

— L'avenir te le dira, châtelaine, lui suggéra une petite voix. Pour l'heure, au boulot ! Choisis les couleurs, demande à quelques bonnes âmes de t'aider, fais-toi une playlist de ouf et surtout, n'achète pas de peinture de merde, sinon t'es obligée de mettre 4 couches.

Elle avait l'expérience de la peinture, et si cette méditation active ne lui faisait pas peur, elle craignait la réaction des phénomènes avec qui elle avait cru bon d'échanger quelques mots de sympathie, comme il se doit dans tout bon voisinage qui se respecte.

Une des premières réactions fut des plus inattendues, lorsque deux quinquagénaires mâles et bouffis d'orgueil mal placés lui firent remarquer, dans un langage cru et cruel, qu'elle ne savait pas peindre, au moment même où les rosaces fleurissaient, les moulures ornementaient et la cheminée de marbre exultait. Mais l'absurdité toucha réellement son comble le jour où elle découvrit que certaines créatures étranges du château la surnommaient : « La châtelaine ».

On put lire ces quelques mots dans son journal de cuir recyclé :

« Cher Journal,

Te rends-tu compte que j'habite dans une maison communautaire sociale, je repeins ma chambre et ces vieux rabougris ont eu le culot de me taxer de châtelaine. Je n'en reviens pas. Mais pour qui se prennent-ils ? Châtelaine... pourquoi pas baronne ? Jalousie ! Mesquinerie ! Efferonerie !

Non, non, non, décidément encore une fois, je crie Haro à l'injustice ! »

Tout en écrivant ces quelques lignes, la châtelaine réalisait que, si certains d'entre eux étaient pour elle des extraterrestres, il n'en demeurait pas moins qu'elle était peut-être aussi elle-même sur une autre planète. Elle prenait conscience que les codes étaient peut être différents, les regards, les gestes, les histoires de tout un chacun. Quoi qu'il en soit, si elle n'avait pas de réponse à ses questions, une chose était certaine, elle avait perdu ses références.

Pourtant, parfois, quelques petites lumières s'installaient au château, et, chaque fois, elle leur racontait l'histoire de l'origine de son nom et cela terminait toujours par un joyeux éclat de rire. Il lui arrivait même de dresser le couvert et, quand on entrait dans la Chapelle Sixtine avec quelques bons mets à partager, on s'exclamait toujours : « Hey, bonjour Châtelaine ! »



Zeytoun

Nevruz
Unal

Ça tangué, ça bouge. Si j'en meurs, j'en crève, je gonflerai, gonflerai que mes traits...

Mes traits... les yeux de ma mère, doux et mélancoliques, Zeytoun... Zeytoun... d'un noir... Elle est belle, ma mère. Au village, avant mon père, les mamas demandaient sa main à tour de rôle. Elle ne pensait pas au mariage, elle ne voulait pas, elle était farouche, amoureuse de la vie, de la nature et courageuse... l'aînée de la famille... le linge, la rivière... Ma mère, elle cultive la terre, plante des piments, des tomates ; elle peut même faire du fromage et du yaourt. C'est une fée. Elle a une voix qui me berce, berce... Chante-moi, conte-moi la vie de nos ancêtres.

Ne pars pas... Ne pars pas... Je l'entends ma mère... Pourquoi ? Tu as tout ici, ta famille, l'amour. L'argent ? Reste, reste. Là-bas, les gens sont tristes, il n'y a pas de soleil. Ils ont l'argent, mais ils ne ressentent plus rien. Ils prennent des médicaments. Ils ne brillent pas comme on brille. Ils ne sourient pas comme on sourit.

Tu sais cela. On le dit, mon fils, tout le monde le dit. Qui s'occupera de toi ? Qui te bercera ? Ici, je te trouverai la plus belle des filles, la plus gentille.

Et toi, père... le regard blême, fuyant, tu ne dis rien. J'ai ton sourire, tes lèvres, ta fossette sur le menton. La misère, tu la connais. Tu me comprends, toi. Dis-moi que tu me comprends. Nous ne sommes rien ici. Pourtant, tu aimes la vie toi aussi, comme Zeytoun. Moi aussi, je l'aime, comme toi, comme elle, mais pas ici. Mon père, il est fort. Il reste. Il aime la terre, pieds nus ou en sandales. Au village, tout le monde se connaît. On se fait des confidences, on se fait confiance. Nous sommes les filles et les fils de toutes et de tous. On se dispute. On s'aime. On parle, tout le temps. On danse. On bouge. On chante.

Chante, chante... Ça tangué, ça bouge, ça coule. Tu crois qu'on coule. Respire, respire. Ne crie pas. Nage, nage.

Mes traits... Si mon visage gonfle, gonfle, je serai laid, jaune, vert. Je pourrai. Plus de Zeytoun, plus de père. Ils disparaîtront. Donne-moi ta main, donne-la-moi. Aide-moi. Je l'aime la vie, je l'aime.



Masque Tshokwe dénommé « Mwana Mpow » – République démocratique du Congo.

By Kaspy N'Dia

Ka
Tetia

Kaspy
N. Di
a

L isolo ?
Sakola !

Il était une fois, dans un pays lointain peuplé d'oiseaux,

Un pays riche où la population vivait en harmonie et en paix.

Un jour, un petit oiseau du nom de Ka Tetia immigra sur cette terre bénie,

Fuyant la sécheresse dans le sud...

Il fut accepté dans la communauté, intégra rapidement les activités du puissant peuple du centre et contribua un tant soit peu à son évolution.

De toutes les richesses que comptait cette terre d'oiseaux, la plus grande était sa source d'eau-de-vie située au pied de la montagne ;

une bénédiction de Mungu, Dieu des eaux et de la terre.

Au fait, si cette communauté avait choisi cette terre, c'était à cause de cette source d'eau-de-vie sur laquelle, depuis la nuit des temps, leurs ancêtres avaient construit la prospérité pour les générations futures...

Les jours, les semaines, les années passèrent...

Un jour, après une forte pluie, une grosse pierre suspendue au sommet de la montagne tomba dans la source et empêcha l'eau-de-vie de jaillir.

Ce fut une catastrophe sans précédent dans le village. Ni les scientifiques, ni les prêtres et encore moins les sages n'avaient prédit une telle catastrophe naturelle...

Trois jours après, il était impossible de continuer d'y vivre sans eau. Alors, le chef réunit ses conseillers et les notables. Après débats et échanges, deux solutions furent trouvées :

– Essayer de casser la pierre pour retrouver le bonheur enfoui sous celle-ci

– Déplacer le village à un autre endroit avec tous les risques y afférents : les conquêtes, les conflits, les batailles pour pouvoir s'imposer sur une nouvelle terre. Selon les sages, la première solution était la bonne, bien que difficile à mettre en pratique. Ils optèrent donc pour la première possibilité.

Sans tarder, le chef fit appel aux vaillants et forts soldats ainsi qu'aux jeunes, en présence de tout le village réuni autour de la pierre de la malédiction...

Les uns après les autres, ils essayèrent de casser la pierre avec

leur bec, soutenus par la population qui les encourageait en chantant...

Pendant ce temps, Ka Tetia alla voir le chef pour lui demander de rejoindre l'équipe et d'essayer, lui aussi, de sauver le village. Mais le chef refusa sa demande en raison de sa petite taille. Pour le chef, il était hors de question que Ka Tetia risque sa vie...

Les uns après les autres, tous les compétiteurs perdirent leur bec après l'avoir cogné sur la pierre en vain.

Le dernier espoir reposait sur le grand aigle qui, à son tour, prit son élan, s'envola dans les airs à grande vitesse et disparut dans les nuages. En bas, l'assistance continuait à chanter son nom pour l'encourager : « Mbuta Nuni, ah yaya Ki nuni ka bula ku kitadi, ... »
Ce qui veut dire : « Ô l'aigle, le plus grand oiseau, quel est cet oiseau qui cassera la pierre ? »

Quelques minutes plus tard, l'aigle réapparut à toute vitesse et alla cogner son bec de plein fouet sur la pierre. Malheureusement, lui également perdit son bec sans réussir à casser la pierre.

Il n'y avait plus d'espoir, c'était fini. Il ne restait plus qu'à passer à la deuxième solution qui consistait à quitter le village pour s'installer à un autre endroit. Mais pendant ce temps, Ka Tetia alla encore voir le chef et lui dit : « Majesté, laissez-moi essayer. Et quoi qu'il arrive, je suis prêt à donner ma vie pour cette terre qui m'a tout donné. »

Sous la pression, le chef accepta.

Ka Tetia prit son élan et s'envola dans les airs, encouragé par toute la population qui chantait : « Ka Tetia mbota nuni, ah yaya ki nuni kabula ku ki tadi ? »

Il monte, monte, monte et disparaît dans les nuages. Aussitôt après, il réapparut à toute vitesse, mais arrivé près de la pierre, il remonta dans les airs....

La population commença à murmurer : « Ka Tetia ne va rien faire. Si l'aigle et les autres ont échoué, que pourrait faire un petit Ka Tetia ? Ne perdons pas notre temps ici, nous devons partir... »

Pendant qu'ils discutaient, Ka Tetia réapparut de nouveau dans une descente très puissante, et arrivé près de la pierre, il remonta encore.

La population, découragée, commença à s'en aller, ne croyant plus en Ka Tetia le petit oiseau.

Mais à cet instant précis, un grand bruit d'explosion retentit, la pierre éclata en mille morceaux. Les gens regardèrent tous avec étonnement et cherchaient à comprendre ce qui s'était passé.

Sous les brouillards des morceaux de pierres, c'était bel et bien Ka Tetia le casseur de la pierre...

Il fut porté en triomphe et sacré le plus grand de tous les oiseaux du monde. Une chanson fut même écrite en son honneur !!!

« Ka Tetia mbuta nuni, ah yaya ki nuni ka bula ku ki tadi, Ka Tetia. »



Auteurs Autrices

*Qui sont-elles ?
Et qui sont-ils ?*

Ann-Eve Fillenbaum

À terme, Ann-Eve voudrait arrêter de parler, mais pas de s'exprimer. Heureusement qu'il y a l'écriture, la musique et la cuisine. De monastères grecs en forêts enchantées, bien à l'abri du bruit du monde, elle a toujours de quoi scribouiller sur elle. Parfois, il en ressort des choses dont elle est satisfaite et qu'elle lit à voix haute sur scène, en apesanteur. Parfois, elle en fait un petit feu de bois et mélange les cendres de ses mots aux écrits des autres pour fertiliser son imaginaire. C'est un cercle vertueux et secret.

Rachel Fine

Pour écrire des histoires, il faut des personnages, des situations, des épreuves à combattre, des échecs et des réussites à expérimenter... bref, des transformations de chrysalides en papillons. Rachel Fine, artiste-conteuse-musicienne et enseignante en philosophie, invite à se transformer par son imaginaire et ses réflexions.

Formée à l'IAD, à la Maison du conte de Bruxelles, au CIM – l'école de jazz de Paris – et à Lumen Vitae, Rachel a pour vocation l'envie de transmettre et de donner du souffle par mots et merveilles. Elle anime entre autres des ateliers d'écriture pour La Cité des Écrits depuis 2018.

Anne Iwens

Maman de deux filles, Anne a choisi de réorienter sa carrière à quarante ans pour être écrivaine publique.

L'écriture est pour elle avant tout un plaisir, un art et un moyen d'expression.

Mais elle est aussi source d'émancipation en ce qu'elle permet l'exercice et la défense de ses droits dans une société telle que la nôtre.

Souhaitant rester ouverte sur le monde, la rencontre de l'autre est essentielle dans son parcours. C'est aussi à travers lui qu'elle se découvre et tente de s'approprier.

Alliant l'individuel au collectif, elle est équilibriste.

Se voulant véritablement actrice de changements, elle tente de semer des graines, en espérant toujours les voir un jour pousser.





Jean-René M'Passy

Depuis qu'il est tout petit, l'auteur du texte « L'exil de Zala Taba de Mansiédi » est passionné et entièrement possédé par le génie de la lecture tous azimuts. En particulier, les romans policiers, les nouvelles, la littérature d'expression française et les produits de l'actualité... Au fil du temps, cette propension l'a naturellement aidé à mieux s'approprier les résultats de nombreuses investigations en sciences humaines et sociales au sein de son Alma Mater de Louvain-La-Neuve durant la belle époque des années 80.

La réalité des interactions entre lecture et écriture l'a amené à signer de petits articles de faits divers dans une gazette régionale créée et vulgarisée par un de ses grands frères dans les années 70 et 80. Ces publications entièrement réalisées à la main, sans machine, étaient devenues une sorte d'outil stimulant puissant qui lui a permis de libérer sa pensée tout en développant sa créativité.

De jour en jour, cet écrivain du Collectif Kaléidoscope a pu constater que, grâce à l'écriture, ses idées se clarifient et se multiplient, son esprit s'ouvre à divers horizons et sa curiosité intellectuelle est stimulée.

Actuellement, il est en négociation avec un éditeur qui veut publier un ouvrage sur ses travaux de recherche à propos des programmes de planning familial en Afrique.

Kaspy N'Dia

Kaspy N'Dia est Artiste-Musicien chez Eastman Sidi Larbi Cherkaoui,

Chercheur au centre d'études et de recherches sur les valeurs Africaines (Cerva/Paris),

Amoureux du multiculturalisme, de l'amour, de l'harmonie, de l'unité dans la diversité !

Nevruz Unal

Investie dans sa vie pour une société plus juste, Nevruz est une passionnée d'art sous toutes ses formes : cinéma, lecture, danse, peinture... C'est un heureux hasard qui l'a amenée à rejoindre la belle équipe du Kaléidoscope. Elle y a découvert le partage et la bienveillance, mais aussi le goût pour l'écriture.



PARTE NAIRES

Les lieux traversés

Voici les lieux ixellois qui nous ont accueillis tout au long de notre parcours. Le Collectif Kaléidoscope remercie tout leur personnel pour leur accueil chaleureux et leurs partages lors de nos rencontres.

Ancien Hospice Van Aa

www.cpasixelles.irisnet.be

L'Ancien Hospice Van Aa est le plus ancien établissement de soins d'Ixelles. Il fut fondé en 1482 à l'initiative de Jean Van Aa, ancien prévôt de l'abbaye de Forêt. Depuis 2011, le CPAS d'Ixelles héberge les personnes âgées dans de nouveaux bâtiments érigés à côté de l'ancien Home Van Aa. L'ancien hospice accueille désormais des étudiant·e·s étranger·ère·s, ainsi qu'une partie du personnel du CPAS.

Café Solidaire

www.facebook.com/lecafesolidaire

Situé au cœur de l'ancienne cité ouvrière de Boondael, le *Café Solidaire* est un projet porté par un groupe d'habitant-e-s qui ont souhaité investir un local au service du quartier. Parmi ses activités : une table d'hôtes préparée à partir d'invendus alimentaires, un potager comestible, des soirées ludiques animées par et pour les habitant-e-s., un repair café et bien d'autres activités. L'on y vient aussi pour prendre une tasse de thé et papoter, tout simplement. Bref, un lieu convivial répondant à un réel besoin de retisser du lien.

La Clef

www.facebook.com/La-Clef-529538890847180

La Clef est une asbl qui lutte pour le droit au logement et dont les membres pratiquent l'occupation temporaire et précaire de lieux vacants. Les membres occupent actuellement plusieurs bâtiments dans le quartier Boondael, où ils et elles vivent en famille, et où sont organisés une épicerie solidaire, un ciné-club et des activités autour de la musique, de la danse, de la méditation et du massage.

Le Maître Mot

www.lemaitremot.be

Le Maître Mot est une association où enfants et adultes viennent apprendre, reprendre confiance en soi et découvrir le plaisir des livres. Le Maître Mot inscrit son projet et ses différents axes de travail dans un objectif de cohésion sociale. Par des actions menées dans le quartier, en réseau avec les partenaires présents, Le Maître Mot vise à développer la connaissance et la maîtrise de la langue française, à favoriser la rencontre, la connaissance de soi et des autres autour d'un outil privilégié, le livre.



Le Maître Mot asbl

Parc du Viaduc

Bien dissimulé à l'abri du tohu-bohu de la ville, le *parc du Viaduc* est un écrin de verdure situé au cœur d'Ixelles. Au fond du parc, une passerelle de bois et de métal tire un trait d'union entre la rue du Viaduc et la rue du Sceptre. Jouxant cet ancien jardin privé, la Maison de la Solidarité propose de nombreuses activités et héberge une crèche et des associations.

SOS Jeunes

www.sosjeunes.be

SOS Jeunes a été fondée en 1977. L'association tente d'apporter des réponses aux jeunes en difficulté et de les soutenir. Basée à Ixelles, l'antenne SOS Jeunes-Quartier Libre est un service d'aide en milieu ouvert (AMO) accessible 24h/24.



Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.be

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour ceux et celles qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique et commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles.



ASBL EYAD – La Maison de Turquie – Saint-Josse-ten-Noode

www.eyadasbl.be

EYAD – La Maison de Turquie est une association de cohésion sociale et d'éducation permanente reconnue par la Commission Communautaire Française et la Fédération Wallonie-Bruxelles.



EYAD se veut un lieu de rencontres, de découvertes, de partages, d'apprentissages...

Aux moyens d'actions sociales, culturelles et éducatives, EYAD a pour mission de permettre aux individus de toutes origines de participer activement à la société dans une perspective d'émancipation individuelle et collective ainsi que dans un esprit de compréhension et de respect mutuels.

Elle organise entre autres, avec des groupes mixtes et multiculturels, des cours de français langue étrangère pour adultes, du soutien à la scolarité pour jeunes du secondaire, des tables d'expression citoyenne pour développer des projets et des activités socio-culturelles qui amènent des opportunités d'échanges entre individus, de réflexions et de débats...

L'association développe également un large réseau de partenariats.

REMERCIEMENTS

*Le Collectif Kaléidoscope
remercie*

L'asbl ScriptaLinea, et en particulier Isabelle De Vriendt, pour son soutien et ses conseils avisés tout au long du parcours.

Les lieux et le personnel pour leur accueil chaleureux.

Kaspy N'Dia pour ses illustrations et son accompagnement musical.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation.

REMERCIEMENTS

ScriptaLinea
remercie

L'asbl ScriptaLinea adresse en particulier ses vifs remerciements à Benoît De Vriendt et à Catherine Feist pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Robin Lejeune pour ses talents créatifs au service des textes.

Puisque vous partez a été présenté le 23 novembre 2019 à l'asbl EYAD à l'occasion de la rencontre des Collectifs d'écrits.



Projet réalisé avec le soutien du Fonds d'Impulsion à la Politique des Immigrés,
de la Commission communautaire française, de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et des communes d'Ixelles et d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

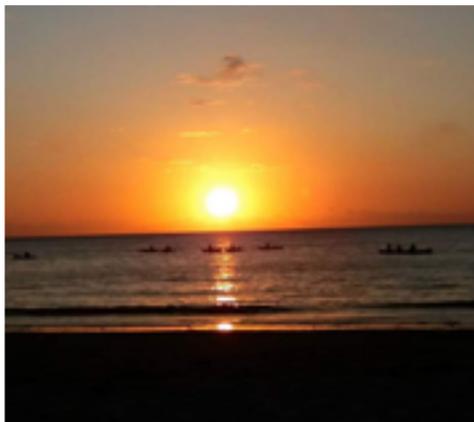
L'illustration de la couverture, « Harpe », est de Kaspj N'Dia.
La photo de la 4e de couverture et toutes les autres photos
du recueil ont été réalisées par le Collectif Kaléidoscope.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org.

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.scriptalinea.org

